

l'hyperconstructivisme de certaines théories *queer* sans le faire au détriment des corps ; de se défaire des constructivismes réifiantes et masculinistes d'un Bourdieu mais aussi de réagir contre les nombreuses tentatives en France, d'invisibilisation de la finesse, de la pluralité et de la complexité des théories et des débats féministes, post-féministes et *queer*. Voilà qui contribue au retard discursif de la France en matière de réflexion sur les politiques sexuelles et les genres.

**Marie-Hélène Bourcier est activiste *queer* et sociologue.**

**Elle enseigne à l'Université de Lille III.**

**Auteur de *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs* (Balland, 2001), elle a traduit *La Pensée straight* de Monique Wittig (Balland, 2001).**

## IRA LIVINGSTON

« *Ce que signifie être un théoricien queer* »

La représentation des origines de la théorie *queer* comme étant « évidemment anglo-saxonnes » va à l'encontre des faits et de façon révélatrice. Que dire des descriptions foucaaldiennes de l'historicité et de la discursivité de la sexualité ? De celles des réciprocitys constitutives entre la sexualité et le savoir ? Que dire – celle-ci moins en évidence chez Foucault – de la réciprocity entre sexualité et race ? De la montée de l'identitarisme sexuel ? Tout cela reste génitique pour la théorie *queer*. La déconstruction derridienne est aussi primordiale – du moins comme influence formative sur bien des théoristes *queer* étatsuniens – sans parler de

tout le complexe de la pensée post-structurale depuis Lacan jusqu'à (et de plus en plus) Deleuze. Je me sens obligé donc de regimber aux termes de la question posée et d'affirmer que je reste convaincu que Foucault, Derrida, Lacan et Deleuze sont français. Je demanderai en revanche : qu'y a-t-il derrière ce désaveu des origines françaises de la théorie *queer* ? Ou, de façon plus cinglante, qu'y a-t-il derrière l'invocation toujours aussi mythique des origines, étant donnés les circuits complexes des traductions et des traductions erronées mais productives qui sont toujours au cœur de la culture et de la théorie de la culture ?

Je soutiendrais que derrière tout cela est peut-être un certain romantisme – défini par Sayre et Lowy comme une « résistance au capitalisme au nom de valeurs pré-capitalistes ». Si la théorie *queer* se fait passer comme la dernière en date des expressions superstructurelles du capitalisme tardif le plus avancé qui continue aux États-Unis de renverser les relations sociales héritées du vieux monde, alors la France peut incarner le rôle de vaillant résistant contre l'effet corrosif des manifestations tant infrastructurales que superstructurelles de la dévastation transnationale (ou néo-coloniale étatsunienne). Mais le romantisme, comme le capitalisme, a des tendances tant progressistes que réactionnaires qui sont souvent difficiles à séparer. Et la version la plus réactionnaire informe l'idéologie fasciste et nationale qui sert de rempart contre les effets délétères de la modernité capitaliste.

Il est légitime de se demander dans quelle mesure la théorie et la pratique *queer* ont fait un pacte avec le diable offert par le proto-fascisme du capitalisme tardif – celui qui consiste à poursuivre des libertés imaginaire, esthétique, ou individualiste –

tandis que la lutte pour le pouvoir politique réel et collectif est abandonnée. C'est plus ou moins ce que la théoricienne sociale Martha Nussbaum signifiait lorsqu'elle a accusé, de façon mélodramatique, la philosophe Judith Butler d'avoir « collaboré avec le mal » en ayant détourné l'énergie politique féministe vers le champ improductif et frivole de la politique de l'identité. Mise à part l'association homophobe du *queer* avec l'improductivité et la frivolité, une telle accusation fait semblant d'ignorer les fondements anti-identitaires de la théorie *queer* et, ce plus important encore, ses engagements fondateurs contre les idéaux oppressivement liés de la communauté organique, la famille sacrée et l'appartenance nationale si continûment chers au fascisme où qu'il soit.

Il semble, malheureusement, que ce sont précisément ces idéaux qui ont défini la plus belle part des débats autour du PaCS et qui explique la performance lamentable des intellectuels français. Ainsi la sophistication tant louée de la théorie culturelle française et son incorporation dans le discours public – dans la représentation si répandue, par exemple, d'un mandat « symbolique » d'un parent mâle et un parent femelle (au lieu d'arguments fonctionnalistes encore plus primaires) – semble avoir servi l'alliance entre les idéologies homophobe et proto-fasciste. Je ne peux pas m'empêcher de me souvenir de la remarque, déjà ancienne, du théoricien culturel états-unien Steve Shaviro qui disait que la différence principale entre une notion biologisante et essentialiste de la sexualité et une notion symbolico-lacanienne ou constructionniste est que la biologie est bien plus facile à modifier.

Demander, au contraire, dans quelle mesure la théorie et la pratique *queer* sont plus à même

d'offrir la promesse démocratique par elles-mêmes et par des alliances naissantes avec d'autres luttes progressives pour la justice sociale... Demander cela implique une lutte aux côtés des *queer* et des théoriciens *queer* et non pas contre eux. Chez moi, ça veut dire être un théoricien *queer*. Je n'arrive pas à croire à une résistance française mythiquement monolithique – pas plus que je ne peux croire que l'emprise pourtant fragile et assiégée que la théorie *queer* a réussi à obtenir dans l'université étatsunienne constitue le type d'hégémonie intellectuelle qui lui est parfois mythiquement attribuée. On a tous nos fascistes et nos homophobes. La lutte continue.

Ira Livingston est professeur associé de littératures comparée et anglaise à l'University at Stony Brook, New York. Il est l'auteur de *Arrow of Chaos. Romanticism and Postmodernity* (Minnesota, 1997) et, avec Judith Halberstam, *Posthuman Bodies* (Indiana, 1995).

Traduit par Robert Harvey.